

Monnet, Jérôme, dir. (1999) *Ville et pouvoir en Amérique. Les formes de l'autorité*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et Cultures », Série « Culture et politique »), 190 p. (ISBN 2-7348-7610-4)

Christina Bucica

Volume 44, numéro 122, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022914ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022914ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bucica, C. (2000). Compte rendu de [Monnet, Jérôme, dir. (1999) *Ville et pouvoir en Amérique. Les formes de l'autorité*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et Cultures », Série « Culture et politique »), 190 p. (ISBN 2-7348-7610-4)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 44(122), 255–257. <https://doi.org/10.7202/022914ar>

L'habitude qu'ont prise certains éditeurs de reporter à la fin des chapitres les notes dites « infrapaginales » est, selon nous, fort déplorable. Dans ce cas-ci, par exemple, les 483 notes du seul chapitre trois couvrent 35 pages, ce qui rend la lecture fastidieuse et la consultation pénible.

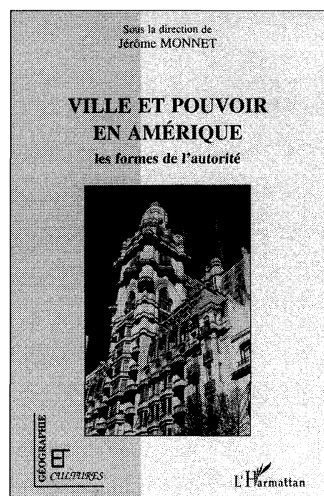
Il reste à souhaiter que les diverses régions du Québec disposeront prochainement d'ouvrages aussi méthodiques, fouillés et faisant autorité que celui de Paul-Louis Martin, consacré à l'habitation domestique de la Mauricie et des Bois-Francis.

Fernand Grenier
Sainte-Croix-de-Lobtinière

MONNET, Jérôme, dir. (1999) *Ville et pouvoir en Amérique. Les formes de l'autorité*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et Cultures », Série « Culture et politique »), 190 p. (ISBN 2-7348-7610-4)

L'ouvrage rassemble une partie des communications présentées lors du colloque *Lieux du pouvoir et pouvoir du lieu dans les Amériques*, regroupées autour de la dimension urbaine des rapports du pouvoir à l'espace¹. Jérôme Monnet revient ainsi sur un sujet qui le préoccupe depuis un certain temps², celui de la ville comme instance civilisatrice (dimension privilégiée dans le présent ouvrage) ou comme entité dangereuse, non maîtrisable. Partant d'un constat généralement reconnu, à l'effet que la ville, en tant qu'objet matériel peut « évoquer la réalité immatérielle du pouvoir », l'objectif du livre est de trouver, à travers des interventions très diversifiées d'anthropologues, d'archéologues, de géographes et d'historiens, une dimension du rapport du pouvoir à la ville qui serait propre à l'Amérique. Un des intérêts d'une telle entreprise tient donc à son ambition d'enrichir une problématique trop souvent ramenée à un référent européen (si on pense, par exemple, à l'évaluation du caractère urbain des agglomérations du Nouveau Monde en fonction des modèles déjà existants, comme la cité-état grecque ou l'empire centralisé romain), en lui ajoutant une dimension typiquement américaine.

La thèse autour de laquelle s'organisent les différents chapitres du livre affirme l'existence d'une certaine continuité entre cité antique et ville moderne, en tant que « répliques de l'ordre du monde », ce qui rend possible la comparaison, au moins d'un certain point de vue. Adoptant une démarche originale et audacieuse, celle de vouloir mettre en relation les pyramides maya, les gratte-ciel et les centres commerciaux afin d'en déceler la signification sociopolitique, le livre constitue en quelque sorte une provocation, il lance la réflexion sur la question plutôt qu'il n'en fait le point.



La particularité américaine du rapport du pouvoir à la ville semble ainsi retrouver ses racines dans l'héritage précolombien et se structure autour de deux dimensions : *l'ordre*, exprimé non seulement par « la tyrannie de l'angle droit », mais aussi par une certaine « équation espace/temps », et *l'ordre de grandeur*, la démesure comme « expression d'actes humains héroïques ». Les dimensions des constructions antiques et la configuration spatiale des places publiques constituent un indicateur des relations de pouvoir ainsi que de leur variation, comme le montre Moore pour les Andes précolombiennes. En l'absence d'autres moyens de distinction (poterie fine, objets de luxe), l'architecture monumentale aurait représenté le « symbole d'un pouvoir séparant effectivement l'élite du peuple » (Thomas et Shelia Pozorski).

D'autre part, la dimension temporelle associée à l'espace, le « marquage chronologique » dont parle Charlotte Arnauld dans l'analyse des pyramides maya, occupe une place essentielle dans l'étude de l'évolution de nouvelles élites à partir des différentes stratégies spatiales qu'elles développent (la bourgeoisie au XIX^e siècle en Argentine, l'*Avenida Paulista* au Brésil ou la nouvelle dynamique des centres d'affaires nord-américaines). Le poids de la temporalité dans le couple espace/temps ne ferait que s'accroître dans la société postindustrielle, dans laquelle les mémoires territoriales tendraient à s'effacer (Zuppa) au bénéfice de l'espace public virtuel de la télécommunication qui, en supprimant certains marqueurs temporels, uniformiserait les lieux et diminuerait leur pouvoir d'attraction, de sorte que le pouvoir ne sélectionnerait même plus cet espace pour ses manifestations politiques.

Conçu sur le principe de la mosaïque, l'ouvrage ne propose pas l'élaboration d'un cadre théorique unique, mais témoigne plutôt de la volonté de reconstituer un tout par l'exploration de différentes facettes. Porté de Buenos Aires à New York, des villes précolombiennes aux grandes agglomérations modernes, le lecteur constate, avec un certain regret, l'absence de conclusion. Cela confirme en fait le caractère exploratoire de l'ouvrage, qui s'efforce de lancer un nouveau débat autour d'une problématique centrée sur l'articulation inédite de trois objets : le pouvoir, la ville et l'Amérique (cette dernière se voulant plus qu'une aire géographique ou un contexte culturel, un objet en soi). L'ambition de développer un nouveau objet de recherche, l'Amérique, qui ne serait plus réduit à la réalité étasunienne ou nord-américaine, justifie, dans une certaine mesure, les références presque exclusives à l'espace latino-américain. Néanmoins, le fait de définir un objet complémentaire rend la problématique tout aussi incomplète que celle qu'elle essayait de dépasser. Peut-on étendre les hypothèses du livre au continent américain entier, et si oui, y aurait-il des nuances à introduire?

Parmi la pléiade d'ouvrages collectifs nés dans les universités ces derniers temps, celui-ci reste un pas important dans la construction d'une problématique américaine du rapport entre la ville et le pouvoir, au moins par le questionnement stimulant et par l'audace des rapprochements. Il comporte, néanmoins, les lacunes inhérentes à tout ouvrage collectif : son éclatement, sans doute davantage tributaire des

préoccupations de ses auteurs que d'une véritable volonté d'élargir le débat, reste ainsi l'un des obstacles que les recherches, que l'ouvrage amorce, devront franchir.

Cristina Bucica
Département de science politique
Université Laval

NOTES

- 1 Deux autres ouvrages ont été inspirés par ce colloque : *Espace, temps et pouvoir dans le Nouveau Monde* (Paris, Anthropos-Economica, 1996) et *La ville et l'ordre du monde* (à paraître).
- 2 *La ville et son double : la parabole de Mexico*. Paris, Nathan, 1993.

MOREL, Bernard (1999) *Marseille, naissance d'une métropole*. Paris, L'Harmattan, (Coll. « Géographies en liberté », série « Métropoles 2000 »), 221 p. (ISBN 2- 7384- 7533-7)

Naissance d'une métropole? Titre paradoxal, s'agissant de la plus ancienne fondation urbaine de la France. Et pourtant... force est de convenir que le tableau dressé par Bernard Morel relève par certains aspects du constat de décès, puisqu'il ne reste rien de ce qui fit la fortune de Marseille jusque dans la seconde moitié du XIX^e siècle : l'osmose d'un port et d'une cité industrielle. Le port alimentait en matières premières un complexe industriel ou plus exactement un district marshallien où les produits en cours de transformation passaient d'un atelier à l'autre avec, au final, la réexportation vers l'Orient et vers le marché français d'une large gamme de produits transformés, le tout soutenu par le dynamisme d'une classe d'artisans, de commerçants et d'armateurs œuvrant dans un cadre social soudé par ses particularismes.

Ce système qui fut des plus performants s'est progressivement altéré du simple fait de l'aventure coloniale de la France et des facilités inhérentes au monopole de pavillon. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le déclin, pourtant facilement décelable dans le contexte de la concurrence interportuaire, a été masqué par les séquences successives des guerres coloniales, puis par l'installation de nombreux rapatriés d'Algérie dont la venue a relancé certaines activités allant du bâtiment au commerce de détail. Jusque dans les années soixante, l'atonie du milieu entrepreneurial marseillais a été également masquée par le relais pris par l'État et

